

***Et tu n'es pas revenu* – Marceline Loridan-Ivens**

Philippe Reliquet

Réfugiée avec son père et sa famille dans la tranquille ville de Bollène, en Provence, Marceline alors Rozenberg est arrêtée à coups de crosse avec son père par la milice *française*, en mars 1944. Sa mère, son frère s'échappent. Père et fille sont dirigés vers Avignon, puis Marseille, Drancy, enfin Auschwitz-Birkenau, par le convoi 71, parti de Drancy le 13 avril 1944. À Drancy, le père lui avait dit : « Toi, tu reviendras peut-être, parce que tu es la plus jeune, moi je ne reviendrai pas¹. » Il arrivera plus tard, à Birkenau, qu'ils se croisent, que le père parvienne à tendre une lettre à sa fille. La prédiction aussi surviendra. La fille, qui avait quinze ans, reviendra. Pas le père, qui en avait quarante-trois. La lettre lue, les mots oubliés, perdus. Le silence pour toujours, durement signifié par une « décision » administrative notifiant la disparition, en 1948. Le silence. La douleur. Le désir de mourir. Le désir aussi, beaucoup plus tard, de dire, de répondre à la lettre sans retour, de parler enfin : c'est le sujet de ce texte court, dense, implacable, indispensable. Indispensable, parce que son auteure dit les mots, les sentiments, l'horreur, la souffrance extrême, irréparable, prolongée, renouvelée, qui l'accompagnera dans tous les gestes de sa vie ensuite suspendue, jusqu'à la fin, jusqu'à ce que la question soit posée : « Maintenant que la vie se termine, tu penses qu'on a bien fait de revenir des camps² ? »

Cette question est d'une grande violence, elle interroge sur l'après. Quelle vie possible, après l'horreur ? Que dire, que taire, compris ? Quelle attitude opposer au silence, à l'indifférence, au retour de l'antisémitisme, jamais éteint, parfois, de nouveau, virulent, insupportable, désespérant ? Marceline Rozenberg, qui a été deux fois épouse de deux non-juifs lui ayant donné les deux noms qu'elle porte pour écrire son livre, Loridan et Ivens, s'adresse à son père : « Tu avais choisi la France, elle n'est pas le creuset que tu espérais. Tout se tend encore une fois, on nous appelle les juifs de France, il y a aussi les musulmans de France, nous voilà mis face à face, moi qui m'étais voulue de tous bords, en tout cas du côté de la liberté. J'ai entendu des menaces, comme des échos lointains, j'ai entendu qu'on criait « mort aux

¹ Marceline Loridan-Ivens, *Et tu n'es pas revenu*, Paris, éd. Grasset, 2015, p. 13.

² *Ibid.*, cf. p. 107.

juifs », et aussi « juif, fous le camp, la France n'est pas à toi » et j'ai eu envie de me jeter par la fenêtre. Jour après jour, je perds mes convictions, mes nuances, une part de mes souvenirs, je finis par douter de mes engagements passés [...]»³

Le temps semble ainsi, une fois encore, à la confusion, qui conduit à l'innommable. Sur les camps, l'extermination, on sait bien le processus de la mémoire. Les faits, que la lettre au père de Marceline Loridan-Ivens, rappelle dans leur horreur crue. L'impossibilité ensuite d'en parler, même entre soi. Puis, le lent travail de mémoire qui a conduit, en particulier avec le film et la dénomination de Shoah, à réveiller les consciences. À faire penser aux responsabilités, officielles ou silencieuses, aux lâchetés, au remugle de préjugés, facilités, manques de vigilance, de lucidité, tout ce qui a permis l'accomplissement du forfait. L'espoir que cela ne reviendrait plus jamais, ni les crimes, ni la mentalité qui les avait induits. Puis, maintenant, animé par des « réseaux » que l'on appelle curieusement « sociaux » alors qu'ils contribuent à polluer, à détruire, à pervertir ce que devrait être le lien social, le retour de propos, de slogans, de haines que l'on pouvait espérer abolis pour toujours. Mais, « comme la bête immonde », qui resurgissent toujours.

Il faut donc que nous soyons, nous, les destinataires de la lettre de Marceline Loridan-Ivens à son père, celle qu'il n'a pu lire à Birkenau et dans le périple mortel qui a clos le moment des camps, celle qu'il n'a pu lire ensuite, mais celle que nous pouvons entendre et méditer. C'est à nous qu'elle s'adresse en rappelant, après d'autres, ce qu'étaient la réalité de la déportation dans les wagons plombés, la détresse des gens débarquant épuisés dans des lieux inconnus, la sélection immédiate, parfois conduite par le Dr Mengele en personne, les chuchotements des personnes qui savaient et suggéraient de mentir sur son âge, sur son état, pour échapper à la mort immédiate. Mais pour s'engouffrer dans les méandres d'une mort lente, infâme, sous la fumée, les flammes, les relents des fours crématoires. « Le corps des femmes, le mien, celui de ma mère, celui de toutes les autres dont le ventre gonfle puis se vide, a été pour moi définitivement défiguré par les camps. J'ai en horreur la chair et son élasticité. J'ai vu là-bas s'affaisser les peaux, les seins, les ventres, j'ai vu se plier, se friper les femmes, le délabrement des corps en accéléré, jusqu'au décharnement, au dégoût et jusqu'au crématoire. Je détestais notre promiscuité, l'intimité violée, la difformité, le frôlement des silhouettes en fin de course. Nous étions les

³ *Ibid.*, p. 106

miroirs les unes des autres⁴. » Pour les survivants (« je suis l'une des 160 qui vivent encore sur les 2 500 qui sont revenus », et les 76 500 juifs de France qui sont partis pour Auschwitz – Birkenau⁵), la hantise de ce qui a été vécu, et la difficulté de vivre ce qui reste, qui paralyse, détruit encore, rend fous les survivants.

Malgré la détresse, Marceline Loridan-Ivens, parvient à s'inscrire dans le siècle, à témoigner, à s'engager, à participer. Épousant Joris Ivens, de trente ans plus âgé qu'elle – ayant donc l'âge de son père –, « un voyageur venu de Hollande, un poète, un artiste⁶ », pionnier du cinéma, témoin de son temps, qui partage avec elle son travail, elle parvient sans doute à se ré-inscrire dans le temps, au moins jusqu'à leur dernier film, *Une histoire de vent*, qu'elle va présenter en 1991 à Varsovie : « Joris y cherche le vent, son souffle aussi, le conte dit que lorsque la terre respire, cela s'appelle le vent⁷. »

Alors elle accepte, ce qu'elle avait longtemps refusé, de revenir en Pologne, à condition d'aller aussi à Auschwitz-Birkenau. Elle retrouve les lieux, « l'odeur, les cris, les chiens, Françoise, Mala (ses compagnes de déportation), le ciel rouge et noir à force de flammes⁸. » Elle pourra, dix ans plus tard, faire un film de ce retour, où elle fera dire à son interprète, Anouk Aimée, une phrase adressée à son père :

« Je t'aimais tellement que je suis contente
d'avoir été déportée avec toi⁹. »

⁴ *Ibid.*, p. 83.

⁵ *Ibid.*, p. 103

⁶ *Ibid.*, p. 90.

⁷ *Ibid.*, p. 101.

⁸ *Ibid.*, p. 102.

⁹ *Ibid.*, p. 102.